

WALTER TEVIS est né en 1928 à San Francisco. Diplômé de l'Université du Kentucky, il fréquente les salles de billard, joue au poker et commence à publier des nouvelles. Son premier roman, *L'Arnaqueur*, porté à l'écran par Robert Rossen en 1961, devient vite un classique du roman noir. Suit *L'Homme tombé du ciel* (1963), un roman de science-fiction, également adapté au cinéma avec David Bowie. Après une période troublée, il s'installe à New York et recommence à écrire, notamment *L'Oiseau moqueur*, *Le Jeu de la dame* et *La Couleur de l'argent*, qui deviendront trois livres cultes. Ce dernier, suite de *L'Arnaqueur*, est adapté par Martin Scorsese en 1986. *Le Jeu de la dame*, adapté sous forme de série sur Netflix en 2020, rencontre un succès phénoménal. Walter Tevis est décédé en 1984.

## LE JEU DE LA DAME

*Le Jeu de la dame* est du divertissement à l'état brut. Un livre que je relis toutes les quelques années pour son habileté et le pur plaisir qu'il procure.

*Michael Ondaatje*

Il est conseillé de se scotcher les doigts avant d'ouvrir *Le Jeu de la dame*. Sinon, le suspense risque de vous faire vous ronger les ongles jusqu'au coude.

*Houston Chronicle*

Une lecture passionnante. *La Défense Loujine*, de Nabokov, et *Le Joueur d'échecs*, de Zweig, sont des classiques ; désormais on peut leur ajouter *Le Jeu de la dame*.

*The Financial Times*

Oubliez un instant que *Le Jeu de la dame* est un roman sur les échecs, le meilleur à ma connaissance depuis *La Défense Loujine*, de Nabokov. Voyez-y plutôt un thriller psychologique, une lutte entre la rationalité humaine et la pulsion auto-destructrice inconsciente du Moi.

*The New York Times*

DU MÊME AUTEUR, CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*L'Oiseau moqueur*, totem n° 173

Walter Tevis

**LE JEU  
DE  
LA  
DAME**

Roman

*Traduit de l'américain  
par Jacques Mailhos*

Gallmeister 

TOTEM N°179

*Titre original* : THE QUEEN'S GAMBIT

Copyright © 1983, 2014 by Walter Tevis

All rights reserved

This edition published by arrangement with Susan Schulman Literary Agency.

© Éditions Gallmeister, 2021, pour la traduction française

epdf ISBN 978-2-404-01488-3

ISSN 2105-4681

Illustration de couverture © Riki Blanco

Conception graphique de la couverture: Valérie Renaud

*Pour Eleanora*

Afin que les tours sans toit brûlent  
Et que les hommes se souviennent de ce visage,  
Marchez doucement si marcher vous devez  
En ce lieu solitaire.  
Elle pense, pour un quart femme, et pour trois quarts enfant,  
Que personne ne regarde; ses pieds  
Font une danse de gitane  
Apprise dans la rue.  
*Comme une mouche aux longues pattes posée sur la rivière  
Son esprit se meut sur le silence.*

W.B. Yeats, "La mouche aux longues pattes"

\* La jeune femme que Yeats met en scène dans cette strophe est Hélène, fille mythique de Zeus et de Lédà, et les "tours sans toit" destinées à brûler sont celles de Troyes. (Toutes les notes sont du traducteur.)

## NOTE DE L'AUTEUR

LA FABULEUSE QUALITÉ de jeu des grands maîtres Robert Fischer, Boris Spassky et Anatoly Karpov fait les délices de joueurs d'échecs tels que moi depuis des années. *Le Jeu de la dame* étant une fiction, cependant, il m'a paru sage de les omettre de la liste des personnages, ne serait-ce que pour éviter des incohérences historiques.

J'aimerais exprimer mes remerciements à Joe Ancrile, Fairfield Hoban et Stuart Morden, tous excellents joueurs, qui m'ont aidé en me conseillant des livres, des magazines, et en m'expliquant les règles des tournois. Et j'ai eu la chance de bénéficier de l'aide chaleureuse et diligente du maître national Bruce Pandolfini, qui a relu le texte et m'a aidé à le débarrasser d'erreurs concernant ce jeu auquel il joue avec un talent si enviable.

## I

BETH APPRIT la mort de sa mère de la bouche d'une femme qui tenait un bloc-notes. Le lendemain, son portrait parut dans le *Herald-Leader*. La photo, prise sur la terrasse de la maison grise de Mapplewood Drive, montrait Beth vêtue d'une robe de coton toute simple. À l'époque, déjà, elle était tout à fait quelconque. Une légende sous la photo disait : "Rendue orpheline par le carambolage d'hier sur la New Circle Road, Elizabeth Harmon pose son regard sur un avenir incertain. Elizabeth, huit ans, se retrouve sans famille suite à cet accident, qui a fait deux morts et plusieurs blessés. Seule chez elle au moment des faits, Elizabeth a appris la nouvelle peu avant que l'on ne prenne cette photo. On s'occupera bien d'elle, disent les autorités."

Au Foyer Methuen de Mount Sterling, dans le Kentucky, Beth recevait un tranquillisant deux fois par jour. On en donnait de même à tous les autres enfants, pour "réguler



leur caractère”. Le caractère de Beth était correct, pour ce que chacun pouvait en voir, mais elle était contente de prendre son petit cachet. Ça desserrait quelque chose de profond dans son ventre, et ça l’aidait à laisser filer les heures tendues de l’orphelinat dans un état de demi-sommeil.

M. Fergusson leur donnait les cachets dans un petit gobelet en carton. En plus des verts qui régulaient le caractère, il y en avait des orange et des marron pour se bâtir un corps solide. Les enfants devaient faire la queue pour les avoir.

La plus grande des filles était Jolene, la Noire. Elle avait douze ans. À son deuxième jour, Beth se trouva derrière elle dans la Queue des Vitamines, et Jolene se retourna et la regarda de haut en faisant les gros yeux.

— T’es une vraie orpheline, ou une bâtarde ?

Beth ne sut pas quoi dire. Elle était terrifiée. Elles étaient en bout de queue, et Beth était censée rester là jusqu’à ce qu’elles arrivent au guichet où M. Fergusson se tenait. Elle avait entendu sa mère traiter son père de bâtard, mais elle ne savait pas ce que ça voulait dire.

— C’est quoi, ton nom, petite ? demanda Jolene.

— Beth.

— Ta mère est morte ? Et ton père, qu’est-ce qu’il a ?

Beth la fixa. Les mots “mère” et “morte” étaient insupportables. Elle voulait fuir, mais elle n’avait nulle part où fuir.

— Tes vieux, dit Jolene d’une voix non dénuée de compassion, ils sont morts ?

Beth ne trouvait rien à dire, rien à faire. Elle resta dans la queue, terrifiée, à attendre les cachets.

— Bandes de suce-bites cupides!

C'était Ralph qui avait crié ça, dans l'Aile des Garçons. Elle l'avait entendu parce qu'elle était dans la bibliothèque et qu'il y avait une fenêtre qui donnait sur ce bâtiment. Elle n'avait aucune image mentale de ce qu'était un "suce-bite", et le mot était étrange. Mais à l'entendre elle savait que Ralph se ferait laver la bouche au savon pour l'avoir prononcé. On le lui avait fait pour avoir dit "fichu" – et sa mère disait tout le temps "fichu".

Le coiffeur lui demanda de rester parfaitement immobile sur son fauteuil. "Si tu bouges, tu risques de perdre une oreille." Il n'y avait rien de jovial dans sa voix. Beth se tint aussi bien qu'elle pouvait, mais il était impossible de rester parfaitement immobile. Le coiffeur mit très longtemps à lui couper les cheveux avec la frange qu'elles portaient toutes. Elle essaya de s'occuper en pensant à ce mot, "suce-bite". Les seules images qui lui venaient étaient celles d'un oiseau, du genre gobe-mouches. Mais elle sentait que ce n'était pas ça.

L'homme à tout faire était plus gros d'un côté que de l'autre. Il s'appelait Shaibel. M. Shaibel. Un jour, on envoya Beth au sous-sol nettoyer les brosse à tableau noir en les claquant l'une contre l'autre, et elle le trouva assis sur un tabouret en métal près de la chaudière, le regard soucieux rivé sur un damier vert et blanc posé devant lui. Mais en lieu et place des dames se dressaient des petites

figurines en plastique aux formes étranges. Certaines étaient plus grandes que d'autres. Les plus petites étaient les plus nombreuses. L'homme à tout faire leva les yeux vers elle. Elle fila sans rien dire.

Le vendredi, catholique ou pas, tout le monde mangeait du poisson. On le servait carré, couvert d'une panure marron sombre toute sèche, et nappé d'une épaisse sauce orange d'allure industrielle. La sauce était sucrée et immonde, mais le poisson qu'elle cachait était pire. Son goût lui donnait des haut-le-cœur. Mais vous deviez tout manger, sans quoi Mme Deardorff l'apprendrait et vous ne seriez pas adopté.

Certains enfants se faisaient adopter tout de suite. Une fillette de six ans du nom d'Alice était arrivée un mois après Beth et elle fut adoptée au bout de trois semaines par des gens qui avaient l'air gentil et avaient un accent. Ils avaient traversé le bâtiment le jour où ils étaient venus chercher Alice. Beth avait eu envie de se jeter à leur cou parce qu'ils lui paraissaient heureux, mais elle s'était détournée quand ils l'avaient regardée. D'autres enfants étaient là depuis longtemps et savaient qu'ils ne partiraient jamais. Ils s'appelaient eux-mêmes les "perpètes". Beth se demandait si elle était une perpète.

La gym, c'était horrible, et le volley-ball, c'était le pire. Beth n'arrivait jamais à frapper la balle correctement. Elle la fouettait violemment, ou la poussait avec des doigts tout raides. Un jour, elle s'était tellement fait mal au doigt qu'il avait enflé, après. La plupart des filles riaient et criaient quand elles jouaient, mais Beth non, jamais.

Jolene était de loin la meilleure joueuse. Ce n'était pas juste qu'elle était plus âgée et plus grande; elle savait toujours exactement quoi faire, et quand le ballon passait haut au-dessus du filet, elle pouvait se placer sous lui sans avoir à crier aux autres de lui dégager le passage, puis elle sautait et smashait d'un mouvement de bras long et fluide. L'équipe qui avait Jolene gagnait toujours.

La semaine qui suivit le jour où Beth s'était blessée au doigt, Jolene l'arrêta à la fin du cours de gym, quand tout le monde se ruait vers les douches.

— J'avais te montrer un truc, dit Jolene. (Elle leva les mains avec ses longs doigts grands ouverts et légèrement fléchis.) C'est comme ça qu'il faut faire. (Elle plia les coudes puis poussa doucement ses mains vers le haut, autour d'un ballon imaginaire.) Essaie.

Beth essaya, d'abord maladroitement. Jolene lui remontra, en riant. Beth réessaya plusieurs fois de suite, et y arriva mieux. Puis Jolene prit la balle et la lança à Beth pour qu'elle l'attrape avec le bout des doigts. Après quelques essais la chose devint facile.

— Maintenant, tu t'entraînes à faire ça, d'accord? dit Jolene avant de courir vers la douche.

Beth s'y entraîna au cours de la semaine suivante, et après ça le volley-ball cessa de la déranger. Elle n'y devint pas bonne, mais ce n'était plus une chose qu'elle redoutait.

Tous les mardis, après l'arithmétique, Mlle Graham envoyait Beth nettoyer les brosses au sous-sol. C'était considéré comme un honneur, et Beth était la meilleure

élève de la classe, bien qu'elle fût la plus jeune. Elle n'aimait pas le sous-sol. Ça sentait le moisi, et elle avait peur de M. Shaibel. Mais elle voulait en savoir plus sur ce jeu auquel il jouait seul sur sa petite table.

Un jour elle alla se mettre à côté de lui, et attendit qu'il bouge une pièce. Celle qu'il touchait était celle qui avait une tête de cheval sur un petit piédestal. Au bout d'une seconde, il leva les yeux vers elle d'un air irrité.

— Qu'est-ce que tu veux, petite ? dit-il.

Normalement, elle fuyait tout contact humain, surtout avec des adultes, mais cette fois-ci elle ne recula pas.

— Comment s'appelle ce jeu ? demanda-t-elle.

Il la fixa du regard.

— Tu devrais être en haut avec les autres.

Elle soutint son regard ; quelque chose chez cet homme, et dans la régularité avec laquelle il jouait à son jeu mystérieux, l'aidait à ne pas renoncer à ce qu'elle voulait.

— Je n'ai pas envie d'être avec les autres, dit-elle. Je veux savoir à quel jeu vous jouez.

Il la regarda plus attentivement. Puis il haussa les épaules.

— Ça s'appelle les échecs.

Une ampoule nue pendait à un fil noir entre M. Shaibel et la chaudière. Beth faisait bien attention à ce que l'ombre de sa tête ne tombe pas sur l'échiquier. C'était dimanche matin. Il y avait le service religieux en haut, dans la bibliothèque, et elle avait levé la main pour demander la permission d'aller aux toilettes, puis elle était descendue au sous-sol. Cela faisait dix minutes qu'elle regardait l'homme à

tout faire jouer aux échecs. Ni elle ni lui n'avait parlé, mais il semblait accepter sa présence.

Il fixait les pièces pendant des minutes et des minutes, sans bouger, les regardant comme s'il les haïssait, puis il tendait la main au-dessus de son gros ventre, attrapait une pièce du bout des doigts, par le haut, la tenait un instant comme s'il eût tenu une souris morte par la queue, puis la posait sur une autre case. Il ne levait pas les yeux vers Beth.

Beth maintenait l'ombre noire de sa tête devant ses pieds sur le sol en ciment et regardait l'échiquier, sans jamais détourner les yeux, scrutant chaque coup.

Elle avait appris à cacher ses calmants pour les garder jusqu'au soir. Ça l'aidait à dormir. Elle mettait le cachet oblong dans sa bouche quand M. Fergussen le lui donnait, puis le faisait passer sous sa langue, prenait la gorgée de jus d'orange en boîte qu'on leur donnait avec le cachet, avalait, et quand M. Fergussen était passé à l'enfant suivant, elle prenait le cachet dans sa bouche et le glissait dans la poche de sa blouse. Les cachets avaient une enveloppe dure qui ne fondait pas le temps qu'elle les gardait sous la langue.

Pendant les deux premiers mois elle avait très peu dormi. Allongée immobile, les yeux obstinément fermés, elle essayait. Mais elle entendait les filles des autres lits tousser, ou se tourner, ou marmonner, ou bien c'était un surveillant de la nuit qui arpentait le couloir, et son ombre passait sur son lit, et Beth la voyait, même les yeux fermés. Un téléphone sonnait au loin, ou c'était une chasse d'eau

que quelqu'un actionnait. Mais le pire de tout, c'était quand elle entendait des voix parler au guichet tout au bout du couloir. Même quand l'aide-soignant parlait très doucement et très gentiment au surveillant de nuit, Beth se trouvait immédiatement tendue et parfaitement éveillée. Son estomac se nouait, un goût de vinaigre lui montait à la bouche; et elle pouvait dire adieu au sommeil pour cette nuit-là.

Maintenant, elle se nichait dans son lit, s'autorisait à éprouver les frissons que lui suscitait la tension de son ventre, sachant qu'elle ne tarderait pas à disparaître. Elle attendait comme ça dans le noir, seule, s'étudiant elle-même, jusqu'à ce que la tourmente en elle atteigne son apogée. Là, elle avalait les deux cachets puis s'allongeait de nouveau et attendait que le soulagement se répande dans son corps comme les vagues d'une mer chaude.

— Vous voulez bien m'apprendre ?

M. Shaibel ne répondit pas, ne prit même pas acte de la question d'un mouvement de tête. En haut, des voix lointaines chantaient "Bringing in the Sheaves"

Elle attendit plusieurs minutes. Sa voix se brisa presque sous l'effort qu'elle dut faire, mais elle força tout de même les mots à sortir :

— Je veux apprendre à jouer aux échecs.

M. Shaibel tendit une grosse main vers une des plus grandes pièces noires, l'attrapa habilement par la tête et la reposa sur une case à l'autre bout de l'échiquier. Il ramena

\* "Rentrons la moisson", chant de gospel américain.

sa main et croisa les bras sur sa poitrine. Il ne regardait toujours pas Beth.

— Je ne joue pas avec des inconnus.

La voix sèche lui fit l'effet d'une claque. Beth tourna les talons et s'en alla, remontant l'escalier avec un vilain goût dans la bouche.

— Je ne suis pas une inconnue, lui dit-elle deux jours plus tard. J'habite ici. (Derrière sa tête, un petit papillon de nuit voletait autour de l'ampoule nue, et son ombre pâle traversait l'échiquier à intervalles réguliers.) Vous pouvez m'apprendre. J'ai déjà appris des choses, en vous regardant.

— Les filles ne jouent pas aux échecs.

La voix de M. Shaibel était sèche.

Elle prit son courage à deux mains et s'avança d'un pas, puis montra, sans la toucher, une des pièces cylindriques qu'elle avait déjà baptisées les canons dans sa tête.

— Celle-là, elle bouge de haut en bas et de droite à gauche. Aussi loin qu'elle le veut, tant qu'il y a de la place.

M. Shaibel resta silencieux quelques instants. Puis il montra celle qui avait, en haut, ce qui ressemblait à un citron coupé en deux.

— Et celle-ci ?

Son cœur bondit.

— Elle bouge en diagonale.

Vous pouviez accumuler des cachets en n'en prenant qu'un seul le soir et en conservant l'autre. Beth rangeait ceux qu'elle gardait dans sa boîte à brosse à dents, où personne ne regarderait jamais. Elle devait juste faire attention à



sécher soigneusement sa brosse à dents avec une serviette en papier après chaque utilisation – ou à ne pas s'en servir, et se brosser les dents avec son doigt.

Ce soir-là pour la première fois elle prit trois cachets, l'un après l'autre. Des petits picotements lui parcoururent la nuque : elle avait découvert quelque chose d'important. Elle laissa la tiédeur l'envahir, allongée sur son lit dans son pyjama bleu passé, à la pire place de toute l'Aile des Filles, près de la porte du couloir et en face des lavabos. Quelque chose dans sa vie avait trouvé réponse : elle savait comment les pièces d'échecs s'appelaient, comment elles se déplaçaient et comment elles prenaient, et elle savait quoi faire pour se sentir bien dans son ventre et dans les articulations tendues de ses bras et de ses jambes, avec les cachets que l'orphelinat lui donnait.

— D'accord, petite, dit M. Shaibel. Maintenant, on peut jouer aux échecs. Je prends les blancs.

Elle avait les brosses. C'était après l'arithmétique, et la géographie commençait dans dix minutes.

— Je n'ai pas beaucoup de temps, dit-elle.

Elle avait appris tous les mouvements le dimanche précédent, pendant l'heure du service religieux durant laquelle elle pouvait descendre au sous-sol. Personne ne remarquait jamais son absence au service, tant qu'elle s'y montrait au début, à cause du groupe de filles qui venaient de la Maison des Enfants, à l'autre bout de la ville. Mais la géographie, c'était différent. Elle était terrifiée par M. Schell, bien qu'elle fût la meilleure de la classe.

L'homme à tout faire parlait d'une voix sèche.

— C'est maintenant ou jamais, dit-il.

— J'ai cours de géographie...

— Maintenant ou jamais.

Elle ne réfléchit qu'une seconde avant de se décider. Elle avait vu une vieille caisse à bouteilles de lait derrière la chaudière. Elle la traîna de l'autre côté de l'échiquier, s'assit, et dit :

— Jouez.

Il la battit en quatre coups, en lui faisant ce qu'elle apprendrait plus tard être le coup du berger. La partie fut rapide, mais pas assez rapide pour l'empêcher d'arriver en géographie avec quinze minutes de retard. Elle dit qu'elle était aux toilettes.

M. Schell se tenait à son bureau, mains sur les hanches. Il observa la classe.

— Jeunes filles, l'une d'entre vous a-t-elle vu cette jeune fille dans les toilettes des filles ?

Il y eut des gloussements étouffés. Aucune main ne se leva, pas même celle de Jolene, bien que Beth eût menti pour elle à deux reprises.

— Et combien d'entre vous sont allées aux toilettes avant le cours ?

Il y eut d'autres gloussements, et trois mains levées.

— Et l'une d'entre vous y a-t-elle croisé Beth ? En train de laver ses jolies mains, peut-être ?

Il n'y eut pas de réponse. M. Schell se retourna vers le tableau, où il avait écrit la liste des exportations de l'Argentine, et ajouta le mot "argent". Pendant un moment, Beth crut que l'affaire était close. Mais ensuite il parla, le dos vers la classe.

— Cinq mauvais points, dit-il.

Quand vous aviez dix mauvais points, on vous fouettait les fesses à coups de lanière de cuir. Beth n'avait éprouvé cette lanière qu'en imagination, mais son imagination s'enfla un instant de la vision d'une douleur semblable à celle du feu sur les parties douces de son anatomie. Elle porta une main à son cœur, tâtant le fond de la poche de poitrine de sa blouse en quête du cachet du matin. La peur s'amenuisa de façon perceptible. Elle visualisa sa boîte à brosse à dents, longue et rectangulaire, en plastique ; elle contenait maintenant quatre cachets supplémentaires, là-bas dans le tiroir de la petite table métallique calée contre son lit.

Ce soir-là elle était allongée sur le dos dans son lit. Elle n'avait pas encore pris le cachet dans sa main. Elle écoutait les bruits de la nuit et remarqua qu'ils lui semblaient de plus en plus sonores à mesure que ses yeux s'habituèrent à l'obscurité. Au bout du couloir, M. Byrne commença à parler avec Mme Holland, au guichet. Ce son fit se tendre le corps de Beth. Elle cligna des yeux, regarda le plafond noir au-dessus d'elle, et se força à y voir l'échiquier avec ses cases vertes et blanches. Puis elle plaça les pièces sur leurs cases de départ : tour, cavalier, fou, dame, roi, et la rangée de pions devant elles. Puis elle déplaça le pion du roi blanc jusqu'au quatrième rang. Elle avança le pion du roi noir. Elle pouvait le faire ! C'était facile. Elle continua, jouant la partie qu'elle avait perdue.

Elle amena le cavalier de M. Shaibel au troisième rang. Il se dressait là, très clair dans son esprit, sur l'échiquier vert et blanc du plafond du dortoir.

Les bruits s'étaient déjà atténués pour ne plus former qu'un arrière-plan neutre et harmonieux. Beth jouait aux échecs allongée dans son lit et elle était heureuse.

Le dimanche suivant elle contra le coup du berger avec le cavalier de son roi. Elle avait rejoué cette partie cent fois dans sa tête, purgeant petit à petit chaque coup de toute colère et de toute humiliation, jusqu'à ce que l'échiquier redevienne parfaitement clair dans sa vision nocturne. Lorsqu'elle arriva le dimanche pour jouer contre M. Shaibel, elle avait tout prévu, et elle déplaça son cavalier comme dans un rêve. Elle adorait le contact de cette pièce, la tête de cheval miniature qu'elle sentait dans sa main. Lorsqu'elle posa le cavalier sur la case, l'homme à tout faire le regarda d'un air furieux. Il prit sa dame par la tête et s'en servit pour mettre le roi de Beth en échec. Mais Beth avait aussi prévu ça ; elle l'avait vu dans son lit la veille au soir.

Il fallut à M. Shaibel quatorze coups pour piéger sa dame. Elle essaya de continuer à jouer, sans dame ; elle essaya d'ignorer cette perte fatale, mais il tendit le bras et empêcha sa main de toucher le pion qu'elle s'appropriait à déplacer.

— Maintenant, tu abandonnes, dit-il.

Sa voix était rude.

— J'abandonne ?

— C'est ça, petite. Quand on perd sa dame comme ça, on abandonne.

Elle le regarda dans les yeux. Elle ne comprenait pas. Il lâcha sa main, attrapa son roi noir, et l'allongea sur l'échiquier. Il roula un moment d'avant en arrière, puis se stabilisa.

— *Non*, dit-elle.

— Si. Tu dois abandonner.

Elle eut envie de le frapper avec quelque chose.

— Vous ne m'avez pas dit ça quand vous m'avez expliqué les règles.

— Ce n'est pas une règle. C'est du fair-play.

Elle comprit ce qu'il voulait dire, mais ça ne lui plaisait pas.

— Je veux finir, dit-elle.

Elle releva le roi et le replaça sur sa case.

— Non.

— Vous devez finir, dit-elle.

Il haussa les sourcils et se leva. Elle ne l'avait jamais vu se tenir debout dans le sous-sol – seulement en haut, dans les couloirs, quand il balayait, ou dans les classes, quand il nettoyait les tableaux noirs. Il devait se tenir légèrement voûté pour ne pas se cogner la tête aux poutres du plafond bas.

— Non, dit-il. Tu as perdu.

Ce n'était pas juste. Elle se fichait du fair-play. Elle voulait jouer et gagner. Elle voulait gagner plus qu'elle n'avait jamais rien voulu de sa vie. Elle prononça des mots qu'elle n'avait pas prononcés depuis la mort de sa mère :

— S'il vous plaît.

— La partie est finie, dit-il.

Elle le regarda d'un air furieux.

— Espèce de sale...

Il laissa ses bras tomber le long de son corps et dit lentement :

— C'est fini, les échecs. Va-t'en.

Si seulement elle était plus grande. Mais elle ne l'était pas. Elle se leva de l'échiquier et se dirigea vers l'escalier pendant que l'homme à tout faire la regardait sans rien dire.

Le mardi, lorsqu'elle arriva au fond du couloir avec ses brosses, elle trouva la porte du sous-sol fermée à clé. Elle la poussa deux fois avec sa hanche, mais elle ne bougea pas. Elle frappa, d'abord doucement, puis bruyamment, mais aucun son ne lui parvint de l'intérieur. C'était horrible. Elle savait qu'il était là, assis devant l'échiquier, et qu'il était juste en colère à cause de la dernière fois, mais elle ne pouvait rien y faire. Lorsqu'elle rapporta les brosses, Mlle Graham ne remarqua même pas qu'elles n'avaient pas été nettoyées, ni que Beth était revenue plus vite que d'habitude.

Le jeudi, elle était sûre que ce serait pareil, mais ça ne l'était pas. La porte était ouverte, et lorsqu'elle descendit, M. Shaibel se comporta comme si de rien n'était. Les pièces étaient prêtes. Elle se dépêcha de nettoyer les brosses et elle s'assit devant l'échiquier. Le temps qu'elle s'y installe, M. Shaibel avait déplacé le pion du roi. Elle joua son pion du roi, l'avançant de deux cases. Cette fois-ci, elle ne ferait aucune erreur.

Il répondit à son coup rapidement, et elle répliqua immédiatement. Ils ne se parlaient pas; ils enchaînaient les coups. Beth sentait la tension, et elle aimait ça.

Au vingtième coup M. Shaibel avança un cavalier alors qu'il n'aurait pas dû le faire et Beth parvint à placer un pion au sixième rang. Il replia son cavalier. C'était un coup gâché, et elle éprouva un frisson en le regardant faire. Elle échangea son fou contre le cavalier. Puis, au coup suivant, elle avança encore son pion. Au coup d'après, il se changerait en dame.

Il le regarda quelques instants puis tendit la main d'un geste colérique et coucha son roi. Ni l'un ni l'autre ne prononça un mot. C'était sa première victoire. Toute la tension avait disparu, et ce que Beth éprouvait maintenant à l'intérieur d'elle-même était plus magnifique que ce qu'elle avait jamais pu éprouver de toute sa vie.

Elle découvrit qu'elle pouvait louper le déjeuner du dimanche sans que personne ne le remarque. Ça lui laissait trois heures avec M. Shaibel, jusqu'à ce qu'il rentre chez lui à deux heures et demie. Ni lui ni elle ne parlait. Il jouait toujours les blancs, qui commençaient, et elle les noirs. Elle avait envisagé de lui demander de changer ça, mais s'était ravisée.

Un dimanche, après une partie qu'il avait eu beaucoup de mal à gagner, il lui dit :

— Tu devrais apprendre la défense sicilienne.

— C'est quoi ? lui demanda-t-elle d'un ton irrité.

Elle ressentait encore la douleur de la défaite. Elle l'avait battu deux fois au cours de la semaine écoulée.

— Quand les blancs avancent leur pion en dame quatre, les noirs font ça.

Il tendit le bras et avança le pion blanc de deux cases, ce qui était presque invariablement son premier coup. Puis il attrapa le pion qui se trouvait devant le fou de la dame noire et l'avança de deux cases vers le milieu de l'échiquier. C'était la première fois qu'il lui montrait quoi que ce soit de ce genre.

— Et ensuite ? dit-elle.

Il prit le cavalier du roi et le posa en dessous et à droite du pion.

— Cavalier en FR 3.

— C'est quoi, FR 3 ?

— Fou du roi 3. C'est là que je viens de poser le cavalier.

— Les cases ont des noms ?

Il acquiesça d'un air impassible. Elle sentait qu'il était réticent à lâcher cette information, aussi minime fût-elle.

— Si tu joues bien, elles ont des noms.

Elle se pencha en avant.

— Montrez-moi.

Il la regarda de haut.

— Non. Pas maintenant.

Ça la mit en colère. Elle comprenait sans trop de mal qu'une personne veuille garder ses secrets. Elle gardait les siens. Néanmoins, elle avait envie de se pencher au-dessus de l'échiquier et de lui donner une claque et de le forcer à lui dire. Elle retint sa respiration.

— C'est ça, la défense sicilienne ?

Il parut soulagé qu'elle laisse tomber la question des noms des cases.

— C'est pas fini, dit-il.

Il poursuivit, lui expliquant les coups standard ainsi que quelques variantes. Mais sans se servir du nom des cases. Il lui montra la variante Levenfish et la variante Najdorf et lui demanda de les reproduire. Ce qu'elle fit, sans la moindre erreur.

Mais lorsqu'ils jouèrent ensuite une vraie partie, il avança son pion de la dame, et elle vit tout de suite que ce qu'il venait de lui apprendre ne servait à rien dans cette situation. Elle le fusilla du regard, et sentit que si elle avait



eu un couteau, elle aurait pu le poignarder avec. Puis elle regarda de nouveau l'échiquier et avança son propre pion de la dame, déterminée à le battre.

Il avança le pion situé à côté de son pion de la dame, celui qui se trouvait devant le fou. Il faisait souvent ça.

— Ça aussi, c'est un truc du même genre ? Comme la défense sicilienne ? demanda-t-elle.

— Une ouverture.

Il ne la regardait pas ; ses yeux étaient rivés sur l'échiquier.

— Ah oui ?

Il haussa les épaules.

— C'est le gambit de la dame.

Elle se sentit mieux. Elle avait appris quelque chose de lui. Elle décida de ne pas prendre le pion offert, pour conserver à l'échiquier toute sa tension. C'était ce qu'elle aimait. Elle aimait la puissance des pièces, qui s'exerçait selon des droites et des diagonales. En milieu de partie, quand il y avait des pièces partout, les forces qui s'entre-croisaient sur l'échiquier lui donnaient des frissons. Elle avança son cavalier du roi et sentit sa puissance se déployer.

En vingt coups elle lui prit ses deux tours et il abandonna.

Elle se tourna sur le flanc dans son lit, posa un oreiller sur sa tête pour se protéger de la lumière qui filtrait sous la porte du couloir, et commença à réfléchir à la façon dont on pouvait utiliser ensemble un fou et une tour pour mettre brutalement le roi en échec. Si vous bougiez le fou, le roi se trouvait en échec, et le fou devenait libre de faire ce qu'il voulait au coup suivant – y compris prendre la dame. Elle resta immobile un long moment, à penser, tout

excitée, à cette attaque puissante. Puis elle repoussa l'oreiller, se remit sur le dos, convoqua l'échiquier au plafond et rejoua l'une après l'autre toutes les parties qu'elle avait jouées avec M. Shaibel. Elle vit deux moments où elle aurait pu créer la configuration de la tour et du fou qu'elle venait d'inventer. Dans l'un d'eux elle aurait pu l'imposer par une double menace, et dans l'autre elle aurait sans doute pu la faire passer inaperçue. Elle rejoua ces deux parties dans sa tête avec les nouveaux coups, et les gagna toutes deux. Elle se sourit joyeusement à elle-même et s'endormit.

La professeure d'arithmétique confia le nettoyage des brosses à un autre élève, arguant que Beth avait besoin de repos. Ce n'était pas juste, parce que Beth continuait à avoir d'excellentes notes en arithmétique, mais elle ne pouvait rien y faire. Elle restait assise en classe pendant que le petit rouquin sortait chaque jour de la salle avec les brosses, et elle faisait ses additions et soustractions absurdes d'une main tremblante. Son envie de jouer aux échecs devenait plus féroce de jour en jour.

Le mardi et le mercredi elle ne prit qu'un cachet et garda l'autre. Le jeudi elle parvint à s'endormir après avoir joué aux échecs dans sa tête pendant environ une heure, et elle garda les deux cachets de la journée. Elle refit la même chose le vendredi. Toute la journée du samedi, pendant qu'elle travaillait à la cuisine du réfectoire, et l'après-midi pendant le film chrétien projeté dans la bibliothèque puis pendant la séance d'amendement personnel avant le dîner, elle pouvait s'autoriser à

ressentir un petit pincement à chaque fois qu'elle le voulait, sachant qu'elle avait six cachets dans sa boîte à brosse à dents.

Ce soir-là, à l'extinction des feux, elle les avala tous, un par un, puis attendit. La sensation, lorsqu'elle vint, fut délicieuse – une sorte de douceur simple dans son ventre et de relâchement de toutes les tensions qu'elle avait dans le corps. Elle se força à rester éveillée aussi longtemps que possible pour jouir de la chaleur qui l'envahissait, ce profond bonheur chimique.

Le dimanche lorsque M. Shaibel lui demanda où elle était passée, elle fut surprise de voir que ça l'intéressait.

— Ils ne m'ont pas laissée quitter la classe, dit-elle.

Il acquiesça. L'échiquier était prêt, et à sa grande surprise les blancs se trouvaient de son côté et sa caisse à bouteilles de lait était déjà en place.

— C'est moi qui commence ? dit-elle, incrédule.

— Oui. À partir de maintenant, ce sera chacun son tour. C'est comme ça qu'on procède, normalement.

Elle s'assit et avança le pion du roi. M. Shaibel avança son pion du fou de la dame sans dire un mot. Elle n'avait pas oublié les coups. Elle n'oubliait jamais le moindre coup. Il joua la variante Lavendish ; elle surveillait la longue diagonale dominée par son fou, la façon qu'il avait d'attendre avant de frapper. Et elle trouva un moyen de le neutraliser au dix-septième coup, en sacrifiant son propre fou, plus faible. Puis elle attaqua avec son cavalier, prit une tour, et le mit mat au bout de dix coups supplémentaires.

C'était facile – il s'agissait seulement de garder les yeux ouverts et de visualiser les différentes façons dont le jeu pouvait évoluer.

Ce mat surprit M. Shaibel ; elle coinça le roi sur le rang du fond, tendant le bras très loin pour poser la tour bien joliment sur la case du mat.

— Mat, dit-elle d'un ton neutre.

M. Shaibel paraissait différent aujourd'hui. Il n'eut pas l'air furieux comme à chaque fois qu'elle le battait. Il se pencha en avant et dit :

— Je vais t'apprendre la notation.

Elle leva les yeux vers lui.

— Les noms des cases. Je vais te les apprendre.

Elle cligna des yeux.

— Ça y est, je suis assez forte ?

Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose mais s'arrêta.

— Quel âge as-tu, petite ?

— Huit ans.

— Huit ans. (Il se pencha en avant – aussi loin que son énorme bedaine lui permettait de le faire.) À dire la vérité, petite, tu es époustouflante.

Elle ne comprit pas ce qu'il voulait dire.

— Excuse-moi, dit M. Shaibel en tendant le bras pour attraper une petite bouteille presque vide posée par terre.

Il pencha la tête en arrière et but.

— C'est du whiskey ? demanda Beth.

— Oui, petite. Ne le dis pas.

— Je ne le dirai pas, dit-elle. Apprenez-moi les notations.

Il reposa la bouteille par terre. Beth la suivit des yeux un moment, en se demandant quel goût le whiskey pouvait avoir et quelles sensations cela faisait quand on en buvait. Puis elle redirigea ses yeux et son attention sur l'échiquier

avec ses trente-deux pièces, qui exerçaient chacune sa propre force muette.

Quelque part au milieu de la nuit elle se réveilla. Quelqu'un était assis sur le bord de son lit. Elle se raidit.

— Du calme, murmura Jolene. Ce n'est que moi.

Beth ne dit rien et se contenta d'attendre.

— Je me disais que tu avais peut-être envie d'essayer quelque chose de marrant, dit Jolene.

Elle plongea une main sous le drap et la posa doucement sur le ventre de Beth. Beth était allongée sur le dos. La main ne bougea pas, et le corps de Beth resta raide.

— Sois pas si coincée, murmura Jolene. Ça fera pas mal. (Elle lâcha un petit rire.) Je suis juste excitée. Tu sais ce que c'est, d'être excitée ?

Beth l'ignorait.

— Détends-toi, c'est tout. Je vais juste te masser un peu. Ça va être bon, si tu le veux bien.

Beth tourna la tête vers la porte du couloir. Elle était fermée. La lumière, comme toujours, passait par en dessous. Elle entendit des voix lointaines, là-bas, au guichet.

La main de Jolene descendait lentement. Beth secoua la tête.

— Non... murmura-t-elle.

— Chut, chut, dit Jolene.

Sa main descendit plus vite, et un doigt commença à la caresser de bas en haut. Ça n'était pas douloureux, mais quelque chose en Beth s'y opposait. Elle sentit qu'elle suait.

— Ah, merde, dit Jolene. Je suis sûre que ça te fait du bien. (Elle se contorsionna pour se rapprocher un peu de

Beth, prit sa main dans sa main libre, et l'attira vers elle.)  
Touche-moi, toi aussi, dit-elle.

Beth laissa sa main devenir flasque. Jolene la guida sous sa chemise de nuit jusqu'à ce que les doigts effleurent un lieu qui semblait chaud et moite.

— Allez, vas-y, appuie un peu, murmura Jolene.

L'intensité qu'il y avait dans ce murmure était effrayante. Beth obtempéra et appuya plus fort.

— Allez, trésor, murmura Jolene, bouge-le de bas en haut. Comme ça.

Elle commença à bouger son doigt sur Beth. C'était terrifiant. Beth caressa Jolene plusieurs fois, en s'appliquant, en se concentrant sur le seul fait de le faire. Son visage était trempé de sueur et sa main libre s'agrippait au drap, le serrant de toutes ses forces.

Puis le visage de Jolene toucha le sien et Jolene avait le bras posé sur sa poitrine.

— Plus vite, murmura Jolene. *Plus vite.*

— Non, dit Beth à haute voix, terrifiée. *Non, je ne veux pas.*

Elle retira sa main.

— Bordel de merde, dit Jolene à voix haute.

Il y eut un bruit de course dans le couloir, puis la porte s'ouvrit. La lumière entra à flots. C'était une des surveillantes de nuit que Beth ne connaissait pas. La dame resta plantée là une longue minute. Tout était silencieux. Jolene était partie. Beth n'osait pas bouger pour voir si elle était retournée dans son lit. Enfin, la femme s'éloigna. Beth se retourna et vit la silhouette de Jolene dans son lit. Beth avait trois cachets dans le tiroir; elle les prit tous les trois. Puis elle s'allongea sur le dos et attendit que le vilain goût s'en aille.

Le lendemain au réfectoire, Beth se sentait mal parce qu'elle n'avait pas dormi.

— Tu es la petite Blanche la plus laide que j'aie jamais rencontrée, dit Jolene en un murmure de théâtre. (Elle était venue rejoindre Beth dans la queue pour les petites boîtes de céréales.) Ton nez est laid et ton visage est laid et ta peau est comme du papier de verre. Sale connasse de Blanche merdique.

Jolene avança, tête haute, jusqu'aux œufs brouillés.

Beth ne dit rien; elle savait que c'était vrai.

Roi, cavalier, pion. Il y avait assez de tensions sur l'échiquier pour le vriller. Et puis *vlan!* La dame frappait. Les tours en bas de l'échiquier, d'abord bloquées, mais prêtes, accumulaient la pression puis la relâchaient d'un coup. Dans le cours de sciences, Mlle Hadley avait parlé d'aimants, de "lignes de force". Beth, qui était sur le point de s'endormir d'ennui, s'était soudain réveillée. Lignes de force: les fous sur les diagonales; les tours sur les lignes.

Les places dans la classe pouvaient faire comme les cases. Si le petit rouquin appelé Ralph était un cavalier, elle pouvait le prendre et le faire bouger de deux cases vers l'avant et d'une sur le côté, pour le poser sur la chaise vide à côté de Denise. Ça mettrait Bertrand en échec, qui était assis au premier rang et qui était, avait-elle décidé, le roi. Elle sourit en y pensant. Jolene et elle ne s'étaient pas parlé depuis plus d'une semaine, et Beth ne s'était pas autorisée à pleurer. Elle avait presque neuf ans, et elle n'avait pas besoin de Jolene. Peu importait ce qu'elle ressentait. Elle n'avait pas besoin de Jolene.

— Tiens, dit M. Shaibel.

Il lui tendit quelque chose dans un sac en papier kraft. C'était dimanche et il était midi. Elle ouvrit le sac. Il contenait un gros livre à reliure souple – *Les Ouvertures modernes aux échecs*\*.

Incrédule, elle commença à le feuilleter. Il était plein de longues colonnes de notations verticales. Il y avait des petits diagrammes d'échiquiers et des titres de chapitres comme "Les Ouvertures du pion de la dame" et "Les Systèmes de défense indiens". Elle leva les yeux.

Il la regardait d'un air noir.

— C'est le meilleur livre pour toi, dit-il. Tu y trouveras ce que tu veux savoir.

Elle ne dit rien mais s'assit sur sa caisse à bouteilles de lait devant l'échiquier, serrant le livre sur ses genoux, prête à jouer.

Le cours de littérature était le plus pénible de tous, avec la lente voix de M. Espero et les poètes affublés de noms comme John Greenleaf Whittier et William Cullen Bryant. "De là, sous la rosée tombante, / Tandis que les cieux luisent des derniers pas du jour..." C'était stupide. Et il lisait soigneusement chaque mot à voix haute.

\* Le livre cité ici est *Modern Chess Openings*, de Richard Clewin Griffith et John Herbert White (1911), inédit en français.



Elle tenait *Les Ouvertures modernes aux échecs* sous sa table pendant que M. Espero lisait. Elle étudiait les variantes l'une après l'autre, les jouant dans sa tête. Au bout de trois jours les notations – P-4R, C-3FR – surgissaient dans son esprit vif sous la forme de pièces concrètes sur des cases réelles. Elle les voyait sans peine; elle n'avait pas besoin d'échiquier. Elle pouvait rester assise là avec *Les Ouvertures modernes* sur les genoux, sur la jupe de serge plissée du Foyer Methuen, et pendant que M. Espero bavassait sur l'ouverture d'esprit que la grande poésie nous offre, ou lisait à voix haute des vers comme "À l'homme qui dans l'amour de la nature entre/ En communion avec ses formes visibles, elle parle une langue variée", les coups des parties d'échecs se matérialisaient devant ses yeux mi-clos. En fin d'ouvrage se trouvaient les notations complètes de quelques parties classiques, jusqu'à des abandons au vingt-septième coup ou des pats au quarantième, et elle avait appris à déplacer les pièces au fil de leur ballet entier, retenant parfois sa respiration devant l'élégance d'une attaque combinée ou d'un sacrifice ou de l'équilibre contraint des forces en présence. Et elle avait constamment l'esprit focalisé sur la victoire, ou sur la possibilité de la victoire.

"Aux heures les plus gaies de cet homme-là, elle a la voix de la joie/et un sourire, une éloquence de la beauté..." lisait M. Espero, pendant que l'esprit de Beth dansait, émerveillé, sur la géométrie rococo des échecs, ravi, enivré, se noyant dans les permutations somptueuses qui s'ouvraient à son âme, et auxquelles son âme s'ouvrait.

— *Blanchette!* siffla Jolene alors qu'elles sortaient du cours d'histoire.

— *Négresse,* siffla Beth en retour.

Jolene se figea et se retourna pour la fixer du regard.